

Jacques Brosse

Pourquoi
naissons-nous ?

et autres questions impertinentes

Albin Michel

Albin Michel
■ *Spiritualités* ■

*Ouvrage publié sous la direction
de Jean Mouttapa*

© Éditions Albin Michel, 2007

1

Avons-nous désiré venir au monde ?

Pourquoi naissons-nous ? Qu'est-ce qui fait que maintenant nous existons ? Que maintenant nous puissions nous le demander ? Seul un enfant, parce qu'il veut à tout prix savoir, peut se poser une telle question et, puisqu'il est incapable d'y répondre lui-même, la poser à un adulte qui, lui, nécessairement saura, mais l'adulte l'envoie promener : Tu le sauras quand tu seras plus grand ! Ou il lui répond que c'est Dieu qui l'a fait naître, alors que l'enfant sait bien qu'il est né de sa mère et de son père. Il y a donc des questions qu'il ne faut pas poser ; celle-là, il ne la posera jamais plus et, par la suite, ce sera comme si jamais il ne l'avait posée.

Mais supposons qu'un jour l'enfant rencontre quelqu'un à qui il sente qu'il puisse la poser. Comme ce petit garçon qui s'est trouvé en face d'un vieux kabbaliste qui lui a paru sympathique. À sa question, celui-ci a répondu très gentiment :

« Jadis, avant que tu sois né, tu étais sans corps, comme un désir d'être.

Pourquoi naissons-nous ?

– C'est quoi un désir d'être ?

– Tu vas voir... Tu étais toi, mais sans tes mains, sans tes jambes, sans ta tête, sans ta bouche et tes yeux et tes oreilles, sans ton corps. Pour être ici dans le monde, tu avais besoin d'un corps. Tu voulais la vie que tu vis ici, en ce moment, et tu voulais un corps, et tu voulais devenir un enfant et tu voulais grandir. Tu as voulu un papa et une maman, rencontrer beaucoup d'autres enfants, manger des glaces au chocolat. Alors tu es venu au monde. »

Lorsque j'ai lu cette histoire vraie, rapportée par le disciple de ce maître, Patrick Lévy, dans son beau livre *Le Kabbaliste*¹, j'ai éclaté de rire : « Voilà la réponse que j'aurais voulu qu'on me donne, quand j'étais petit, et je crois que je l'aurais comprise. » Puis il me vint à l'esprit que la réponse, je l'avais rencontrée, mais sous une tout autre forme, dans un tout autre contexte. Je n'eus pas à chercher longtemps. Il s'agissait du « visage originel », de celui que nous avons « avant la naissance de nos parents », c'est-à-dire avant que soient réunies les conditions de notre incarnation, ce qui, pour le profane, ne veut strictement rien dire. Serait alors intervenu ce que le kabbaliste appelle un « désir d'être », et tout a commencé.

Pour être plus précis, je dirais qu'il faudrait parler du désir d'exister plutôt que du désir d'être. Être et exister sont des notions qui s'excluent l'une l'autre. *Ex-sistere* en latin vient de *ex-*, « hors de », et *sistere*, « être placé, se placer ». Exister, c'est donc « se placer hors de »,

Avons-nous désiré venir au monde ?

« sortir de », mais de quoi, sinon de l'être ? Ce qu'est justement la naissance. Mais *ex-sistere* veut dire aussi « se manifester, se montrer ». Il s'agit donc d'une démarche volontaire, d'une décision que nous avons prise, d'un choix que nous avons fait. Nous avons voulu sortir de l'être, afin de nous montrer indépendants de lui, séparés de lui, devenus autonomes, seuls maîtres de nous-mêmes, mouvement d'orgueil autant que de désir. Mais si ce désir d'exister est préalable à la naissance, qui donc l'aurait éprouvé ? À une telle question peut-on répondre ?

Jadis, un homme a cru pouvoir le faire, un sage indien, nommé Shâkyamuni. Au cours de son éveil, celui qui était devenu un Bouddha, mot qui signifie « Éveillé », découvrit, ou se souvint, qu'il avait éprouvé ce désir. Lorsqu'il se mit à enseigner, Shâkyamuni le décrivit de manière détaillée et précise. Celui qui se nommait d'abord Siddharta Gautama avait été lui aussi un enfant curieux qui s'était posé cette question et n'avait pas cru aux réponses qu'on lui donnait, seulement lui ne renonça pas à tenter de la trouver par lui-même.

Finalement, pour le Bouddha comme pour notre kabbaliste, la venue au monde naît du désir d'exister – il ne dit pas : d'être – et de devenir. Je cite le texte du sûtra² : « Qu'est-ce que la naissance ? Sinon la venue à l'existence, le désir du devenir. Sans le désir du devenir, il n'y aurait pas de naissance. Mais qu'est-ce que le devenir, sinon

Pourquoi naissons-nous ?

l'attachement, le désir de posséder une existence, qui résulte de la soif d'existence ? »

Dans l'enseignement, ce désir, cette soif naissent eux-mêmes d'une fausse estimation de la situation et de ses conséquences, donc de l'ignorance. C'est l'ignorance qui est l'élément fondateur, le point de départ de tout l'enchaînement qui aboutit à la naissance, puis à ses conséquences inévitables : la vieillesse et la mort.

Encore convient-il de correctement définir l'ignorance. Dans l'enseignement bouddhique, l'ignorance n'est pas l'absence de connaissance, mais la présence d'une connaissance trompeuse, née de notre aveuglement, lequel s'attache aux apparences qu'elle prend pour la seule réalité, et se croit, de ce fait, réaliste.

Curieusement, on retrouve des vues tout à fait comparables dans le *Phédon* de Platon, le dernier dialogue que Socrate eut avec ses disciples, juste avant de boire la ciguë. Face à sa propre mort, il expose et démontre ce qu'il sait de l'immortalité de l'âme. Pour lui, il ne saurait y avoir aucun doute : l'âme préexiste à son incarnation. Le premier argument de Socrate est la « réminiscence » : « Ceux dont nous lisons qu'ils s'instruisent, ils ne font que se ressouvenir ; auquel cas l'instruction ne serait qu'une réminiscence... », d'où l'on peut conclure que « les âmes existaient antérieurement aussi à leur existence dans une forme humaine, séparées des corps et en possession de la pensée » et que, puisqu'il en est ainsi, non seulement nous nous ressouvenons mais nous revivons, pris une

Avons-nous désiré venir au monde ?

fois de plus « dans le cycle des révolutions des âmes qui meurent et revivent³ », c'est-à-dire dans ce que le bouddhisme appelle le *samsâra*. Cette convergence assurément est étonnante, mais il y a plus. Socrate, à l'appui de sa démonstration de l'immortalité de l'âme, invoque le fait qu'elle est incomposée, tandis que le corps, étant composé, est voué à la décomposition.

Comment ne pas mettre en parallèle le dit du Bouddha que voici : « Il y a, ô moines, ce qui n'est pas né, ce qui n'est pas soumis au devenir, ce qui n'a pas été fait, ce qui n'est pas composé. S'il n'y avait pas, ô moines, le non-né, le non-devenu, le non-fait, le non-composé, il n'y aurait aucun moyen d'échapper au né, au devenu, au fait, au composé. Mais parce qu'il y a un non-né, non-devenu, non-fait, non-composé, à cause de cela, on peut échapper au né, au devenu, au fait, au composé⁴. »

Mais le Bouddha va plus loin que Socrate. Pour lui, ce n'est pas seulement le corps qui est composé, mais l'âme elle-même, qui est *an-âtman*, « non-soi », donc vouée elle aussi à la destruction. Le « non-né », le « non-composé » n'est pas l'âme personnelle et impermanente, mais l'Esprit qui, lui, est impersonnel, qui ne naît ni ne meurt, autrement dit le « visage originel » ou « nature de Bouddha ».

Socrate croit, lui, à la survie de *psuché*, l'« âme ». Quelle est pour lui sa destinée après la mort du corps ? Elle dépend de sa purification. Et là, il faut citer le passage du *Phédon* : « Supposons

Pourquoi naissons-nous ?

qu'elle soit pure, l'âme qui se sépare de son corps ; de lui elle n'entraîne rien avec elle, pour cette raison que loin d'avoir dans la vie un commerce involontaire, elle est parvenue, en le fuyant, à se ramasser en elle-même sur elle-même, pour cette raison encore que c'est à cela qu'elle s'exerce toujours. Ce qui équivaut exactement à dire qu'elle se mêle, au sens droit, de philosophie et qu'en réalité elle s'exerce à mourir sans y faire de difficulté. Peut-on dire d'une telle conduite que ce n'est pas un exercice de la mort ? À la mort, l'âme purifiée s'en va vers ce qui lui ressemble, vers ce qui est invisible, vers ce qui est divin et immortel et sage, c'est vers ce lieu où son arrivée réalise pour elle le bonheur, où divagation, déraison, terreurs, sauvages amours, tous les autres maux de la condition humaine, cessent de lui être attachés, et comme on dit de ceux qui ont reçu l'initiation, c'est véritablement dans la compagnie des dieux qu'elle passe le reste de son temps⁵. » Pour Socrate, la vie doit être préparation à la mort : « Ne serait-ce donc pas [...] une chose ridicule qu'un homme qui se serait préparé, sa vie durant, à rapprocher le plus possible sa façon de vivre de l'état où l'on est quand on est mort de s'irriter ensuite de l'événement lorsqu'il se présente à lui⁶ ? »

Ce concept de vie pure est commun à Socrate et au Bouddha, mais l'un comme l'autre estiment que cette vie pure doit nécessairement s'accompagner de la véritable connaissance, non du vain savoir rabâché dans les écoles ou à l'université,

Avons-nous désiré venir au monde ?

mais de cela que nous avons acquis par expérience personnelle, en particulier par la méditation.

C'est la « connaissance claire et distincte », dont parle Spinoza, qui « n'a besoin ni du ouï-dire, ni de l'expérience [scientifique], ni de l'art de raisonner, parce que, de son intuition claire, il [le penseur] aperçoit aussitôt la proportionnalité de tous les calculs... Ce dernier [mode] n'imagine ni ne croit, il voit la chose même, non par quelque autre chose, mais en elle-même⁷ ». Voir la chose en elle-même, c'est, dans le bouddhisme, la percevoir en son « ainsité », par-delà les apparences, telle qu'elle est, indépendamment de tout jugement que nous puissions porter sur elle. Le résultat d'un tel mode de penser, Spinoza le définit ainsi : « La mort est d'autant moins nuisible que l'esprit a une plus grande connaissance claire et distincte... En outre, comme de ce genre de connaissance naît la plus grande satisfaction qui soit possible, il s'ensuit que l'esprit humain peut être de nature telle que ce qui en périt avec le corps ne soit d'aucune importance au regard de ce qui en subsiste⁸. »

Seulement, cette connaissance vraie, qui la recherche ? Le très petit nombre. Platon, Spinoza le déploreraient et, avant eux, le Bouddha Shâkyamuni : « L'humanité prend plaisir à la satisfaction du désir, elle s'en réjouit, elle se complaît dans l'agitation. La connaissance est éloignée d'elle, comment la souhaiterait-elle, puisqu'elle

Pourquoi naissons-nous ?

ne recherche pas l'apaisement, qu'elle ne veut renoncer ni à l'attachement ni à la convoitise⁹ ? »

Je conviens que mon enquête semble partir dans tous les sens, mais tout de même pas au hasard. Telle proposition rencontrée au cours de mes lectures éveille en moi un écho, je me souviens que quelqu'un d'autre a dit quelque chose de semblable, ou tout au moins de comparable. Quand je crois savoir de qui il s'agit, je vais vérifier, car, si je cite ce nouvel auteur, encore faut-il que je le cite exactement, j'ai fort bien pu déformer son propos dans ma mémoire.

Ce qui compte n'est évidemment pas la multiplication des références, l'accumulation des savoirs qui ne serait qu'érudition, mais la confirmation ou l'infirmité de ce que j'ai cru trouver par moi-même dans les méandres de ma méditation quotidienne, car, parfois, ce que j'ai cru découvrir m'a paru si bizarre, si inattendu, si déconcertant que j'en arrive à me demander si je ne serais pas le seul à le penser, ce qui serait de l'outrecuidance, voire de la schizophrénie. Alors, je pars consulter les livres que j'ai sous la main, afin d'assurer ma démarche, de m'appuyer sur des guides qui semblent sûrs, de confronter mon expérience avec la leur, afin d'en contrôler l'aloï.

J'ajouterai que l'absence de méthode en est une, celle du pêcheur à la ligne. Il lance son hameçon et il attend que ça morde. Il peut attendre longtemps, mais ça finit toujours par mordre, s'il est avisé et donc a choisi le bon endroit. En

Avons-nous désiré venir au monde ?

attendant le poisson, il se tient tranquille, il fume sa pipe et il rêve. C'est toujours ça ! Je ferme la parenthèse.

Le propos du Bouddha Shâkyamuni sur l'attachement et la convoitise qu'affectionnent les humains nous reconduit à l'ignorance et à la soif d'exister. L'ignorance, dans la philosophie bouddhique, est une notion complexe. Elle en distingue deux composantes, l'une innée et passive, l'aveuglement qui empêche de percevoir la vraie nature des phénomènes, l'autre active, dynamique, créatrice et imaginative, qui construit une réalité illusoire.

Évidemment, tout ce que j'ai exposé jusqu'ici n'est qu'hypothétique, et ces hypothèses, il ne faudrait pas les figer en thèse, les immobiliser, elles doivent demeurer libres et ouvertes, acceptées seulement « sous bénéfice d'inventaire », car rien ne doit faire obstacle à la quête, laquelle est en soi interminable. La vérité, qui nous est aujourd'hui inaccessible, la connaissons-nous un jour ? Pour la connaître il faudrait être sorti de notre conditionnement, donc être mort. Mais, après la mort, pense-t-on, a-t-on encore besoin de penser ? Je dois tout de même ajouter que ces hypothèses me conviennent davantage que la croyance en la résurrection des corps. Se retrouver dans le même corps dont on a eu tant de peine à sortir comme le papillon de la chrysalide, quelle aberration !

La question que l'on peut maintenant se poser

Pourquoi naissons-nous ?

est celle-ci : à supposer qu'à l'origine de notre présent, de notre présence au monde, il y ait eu un choix, ce choix fut-il libre ou non ? Il y a certainement discontinuité. S'il y a renaissance, nous ne pouvons renaître à nous-mêmes, tels que nous étions, ce qui serait absurde, et désolant. Mais nous ne pouvons pas non plus renaître différents. C'est cette ambiguïté que souligne Nâgârjuna et le *Milindapanha*. Nâgârjuna écrit :

« Dire : Ai-je existé dans le passé
est irrationnel.
Ce qui a existé dans des
vies antérieures,
cela n'est pas présentement¹⁰. »

En réponse au roi Ménandre, le vénérable Nâgasena précise que celui qui renaît « n'est pas le même, [mais] il n'est pas non plus différent¹¹ ».

Celui qui est le même et ne l'est pas est le fruit du *karma* des vies précédentes. C'est pourquoi, dans l'enseignement du Bouddha, la « production conditionnée », le second maillon de la chaîne est formé par les *samskâra*, les « formations psychiques », qui véhiculent et transmettent le *karma*. Même chez l'enfant qui vient de naître « l'esprit est d'une clarté éblouissante, mais il est souillé par les impuretés adventices¹² », les tendances latentes, les *samskâra* provenant de la vie précédente. Le Bouddha l'a affirmé : « Ainsi, je le dis, les hommes sont héritiers de leurs actes (*karma*)... Les êtres ont chacun leur propre *karma*.

Avons-nous désiré venir au monde ?

Ils ont le *karma* pour parent et pour ressource¹³. » C'est en continuité avec son *karma* que le futur existant choisit librement le milieu où il renaîtra et surtout ses parents. Curieusement, dans Grégoire de Nysse, on trouve ceci : « Ici [dans le domaine spirituel], la naissance ne vient pas d'une intervention étrangère... Elle est le résultat d'un choix libre et nous sommes ainsi, en un sens, nos propres parents, nous créant nous-mêmes tels que nous voulons être et par notre liberté nous façonnant selon le modèle que nous choisissons¹⁴. » Affirmation bien singulière de la part d'un chrétien et, qui plus est, d'un Père de l'Église. Grégoire (vers 330-vers 395), évêque de Nysse en Cappadoce, était le plus philosophe, mais aussi le plus mystique des Pères grecs du IV^e siècle. Son propos reflète les vues d'Origène, qu'avec Platon et Plotin, Grégoire considérait comme son maître.

Origène (vers 185-vers 252), le fondateur de la philosophie et de la théologie d'un christianisme alors en recherche, faisait de la préexistence des âmes le centre d'un système grandiose qui partait de la création du monde et, en particulier, de celle des créatures spirituelles, seules existantes, qu'Origène appelle *logicoi*, parce qu'elles procèdent directement du *Logos*, du Verbe divin qui les a créées à sa ressemblance. Tous ces esprits purs, incorruptibles et immortels étaient à l'origine égaux et absorbés dans la contemplation divine. Or se produisit ce phénomène étrange que certaines de ces âmes en vinrent à éprouver la satiété

Pourquoi naissons-nous ?

de cette contemplation, satiété comparable à l'acédie qui est pour les moines d'Orient une des pires tentations, le dégoût de la spiritualité comme de toutes choses. Du fait de cette dégradation, toutes ces âmes tombèrent, mais pas toutes au même niveau. Ainsi fut créée une sorte de hiérarchie comprenant de haut en bas les anges, les hommes et les démons. Cette chute était due à la décision du libre arbitre de chacun et Origène précise que le statut des humains à leur naissance terrestre dépendait « des mérites qu'elles [les âmes] se sont acquis au cours de leur existence antérieure, avant de prendre un corps mortel¹⁵ ». La conséquence de la chute fut la création de mondes sensibles, adaptés aux nouveaux besoins des créatures, ainsi le monde terrestre pour les hommes. En somme, Origène universalisait le péché d'Adam tel qu'il est relaté dans la Genèse. Si Dieu crée Ève, c'est qu'il craint qu'Adam s'ennuie dans la solitude et, si Ève se laisse tenter par le serpent, c'est qu'elle s'ennuie dans le jardin d'Éden. Ainsi peut-on interpréter rétrospectivement le mythe de la chute originelle par l'extension que lui donne Origène dans le monde visible et invisible. Cet ennui, la satiété ou *acedia*, me rappelle ce que dit Woody Allen : « L'éternité, ça doit paraître bien long, surtout vers la fin. »

La préexistence des âmes vient chez Origène de Platon, mais il lui donne un tout autre sens. À son époque, dans le christianisme, régnait une grande incertitude quant à l'origine de l'âme et, dit Origène lui-même dans la préface de son

Avons-nous désiré venir au monde ?

Traité des principes, « cela n'était pas suffisamment précisé par la prédication apostolique ».

Toutefois, une synthèse aussi compréhensive et aussi cohérente, qui rendait complémentaires des courants de pensée jusqu'alors opposés, ne satisfit personne et la doctrine ecclésiale en formation, tout en reconnaissant l'importance des idées d'Origène qu'elle utilisa, en vint à rejeter ses éléments véritablement fondateurs : la préexistence des âmes et la chute causée par la satiété, explication à son gré trop humaine et pour elle sacrilège du mystère divin.